

La maison était rose, d'un rose délavé, bien éloigné de la couleur vive qui lui avait autrefois donné son nom : Villa Géranium.

Giovannino en habitait le second étage avec sa mère, sa grand-mère, et Maria. En face de sa chambre, au-delà des rails de la voie ferrée, s'étendait la tache bleu sombre de la mer, sur laquelle se découpait l'île Gallinara, que Giovannino se proposait de rejoindre, un jour, avec un pédalo volé.

Sur l'île, racontait Gim, fils de capitaine de marine, il y avait une tour de pirates, où il n'était pas exclu qu'un vieux flibustier vienne finir ses jours, et tendre ses derniers guet-apens.

Dans les lectures que faisait Giovannino de son cher Salgari, la Gallinara avait désormais pris la place de l'île de la Tortue, au large de l'exotique Maracaibo.

Maracaibo était sur le même méridien qu'Addis-Abeba, la capitale de l'Afrique, la ville qu'il évoquait chaque soir, dans sa prière pour son papa lointain, qu'il aurait tant aimé rejoindre. Là-bas, Giovannino le soupçonnait, Salgari et les imaginations les plus délirantes tissaient le quotidien. Là-bas il n'aurait plus touché terre, traversant dunes ou gués sur un poney absolument semblable au pur-sang dompté par son père, resplendissant sur la photo souvenir dédiée à « mon fils unique et bien-aimé ».

Ce devait être ce splendide animal, la raison principale du désaccord qui obligeait Giovannino à vivre à la Villa Géranium, à Alassio, et non au milieu des lions et des éléphants de l'Afrique orientale italienne. Il se souvenait encore de la scène devinée derrière la porte, du gémissement désespéré et irréductible de sa mère : « Pas à cheval ». Dans le souvenir de Giovannino se brouillaient les autres raisons pour lesquelles sa maman avait refusé de suivre son papa dans cette aventure africaine. La divergence éclatante, existentielle, était là. Papa prétendait n'aller d'un endroit à un autre que monté sur son blanc destrier, peut-être à la rigueur sur des chameaux et des dromadaires. Maman avait daigné accepter le remplacement de sa bicyclette par une Fiat Topolino rouge, bien vite éraflée et cabossée.

Depuis cette soirée orageuse, traversée de cris, et à la fin de sanglots, sa mère était devenue le principal obstacle qui empêchait Giovannino d'accéder définitivement au monde de l'aventure, elle personnifiait la volonté qui le dépossédait d'un poney blanc, triste de l'attendre en vain, attaché à un palmier. Sa mère était donc complice de sa grand-mère et de Maria, la servante, et même peut-être du maître, Riedl, bref, du groupe qui représentait tout ce qui était interdit. Elle l'était d'une façon bien moins acharnée, souvent distraite et souriante, parfois douce et en contradiction avec la sévérité des autres. Mais, dans les moments de nostalgie déchirante pour son père et des rêves d'aventures, c'était elle dont les traits

"

"

charmants se changeaient en l'atroce profil de la marâtre de Blanche-Neige, une illustration que Giovannino ne pouvait jamais voir sans frissonner, sur l'un de ses livres préférés.

"

"

"

"

"

"

"

"

"

"

"

"

"

"

"

"

"

"

"

"

"

"

"

"

"

"

"

Après la porte de la maison, la rue tournait sous la villa des grands amis de Maman, le *commendatore* Pino et la *signora* Marta, et puis s'engageait, par une grille imposante, dans la descente qui menait au tennis. Deux lions en grès protégeaient en rugissant un bâtiment jaune, exacte réplique de celui d'où Lord Daniel Hambury, le président du club, avait gouverné Agra.

Cinq courts rouges, scrupuleusement lissés par le gardien Garibaldi, déroulaient la scansion de leur alignement géométrique devant les gradins.

Giovannino fut inscrit au club par sa mère, après une tentative de sa grand-mère. En cherchant Monsieur le Secrétaire Goodchild, la grand-mère était tombée sur la femme de celui-ci, Muriel. Après un séjour de vingt ans dans la colonie ligure, Mrs. Goodchild avait appris pas moins de deux cents mots, beaucoup de verbes à l'infinif, et emprunté aux marchands, par blocs entiers, des formules populaires liées au commerce. « Ils sont beaux ils sont frais mes poissons », était devenue l'une de ses interjections préférées, et des plus efficaces ; elle s'en servait pour surmonter avec enjouement l'enlisement d'un dialogue complexe. « Ils sont beaux ils sont frais mes poissons », répéta en vain l'allègre Britannique, et elle finit par s'irriter de l'obstination de son interlocutrice.

« Je ne comprends pas l'anglais, il est inutile que vous insistiez », s'entêtait à répéter la grand-mère. Et puis, avec condescendance : « Si vous le voulez, nous pouvons nous expliquer en français ».

La grand-mère se mit donc à l'appeler Madame, tandis que l'autre s'acharnait dans son fantaisiste anglo-ligure.

La rencontre se conclut dans la colère, avec l'affirmation de grand-mère : « Au fond, nous sommes en Italie », et avec un « *couétine* » genre Oliver Hardy, qui ne fut heureusement pas entendu.

Elles s'en allèrent ennemies pour toujours, dans des directions opposées.

En sortant de chez lui, Giovannino prenait un regard de travers destiné à Mrs. Goodchild, une recommandation de « ne pas parler à cette vieille sorcière ». Quand il arrivait au tennis,

"

"

son timide bonjour était accueilli par un coup d'œil de désapprobation qui s'adressait à sa grand-mère.

Après avoir cherché en vain les trois Pirelli flambant neuves dans la haie de cyprès à côté du mur d'entraînement, Giovannino se résigna, défait au point de s'asseoir.

Il prit une poignée de terre, et la laissa s'écouler lentement, en pensant que sa main était une clepsydre arabe, et bientôt la légère poussière rougeâtre se transforma en désert, et dans le désert il y avait son père, qui à sa dernière visite lui avait proposé de pratiquer un sport, il en avait l'âge désormais : préférait-il l'escrime, comme son grand-père, ou le tennis ?

Il n'avait pas su se décider tout de suite. Son père était différent des autres vacanciers, avec son maillot de corps en laine, l'air silencieux, presque gêné. Il le prenait sans cesse par la main, sans savoir qu'en faire ensuite, comme s'il serrait une poignée.

Giovannino aurait voulu le faire participer à ses jeux, l'y inviter, mais il n'osait pas, il ne savait que dire, ou pire encore, ce qui lui venait à l'esprit lui paraissait bête, critiquable, comme à l'école. Sa mère aussi restait muette, et ne lui donnait plus d'ordres, mais ne plaisantait pas non plus. Les amis habituels de sa mère, Marta et sa fille Emmy, le groupe de jeunes gens brillants qui d'habitude lui achetaient des limonades et des brioches saupoudrées d'une pellicule de sel, restaient à distance, et saluaient comme s'ils ne les connaissaient pas bien.